

Entretien avec Jan Harlan

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, Number 2, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gravel, J.-P. (2002). Entretien avec Jan Harlan. *Ciné-Bulles*, 20(2), 10–13.

«L'arrogance est souvent
un signe de bêtise.» Jan Harlan

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ce n'était pas une apparition. Dans les couloirs de l'Ex-Centris, Jan Harlan était là. La théorie des six degrés de séparation prouvait sa pertinence: aujourd'hui, apparemment, il n'en fallait qu'un seul, degré, pour séparer votre serviteur de Stanley Kubrick. Harlan était son beau-frère et son producteur exécutif depuis le projet, avorté, de **Napoleon**; il faisait partie de la famille et se présentait certainement, du moins aux yeux de l'auteur de ces lignes, comme une sorte d'apôtre qui aurait rencontré Dieu pour propager la bonne nouvelle.

C'est vous dire combien, en fait, les fantômes mènent la vie dure à la réalité. L'aura mythique de cette rencontre allait bientôt se dissiper: après tout, Jan Harlan est un gentleman anglais qui, de plus, est natif de l'Allemagne et a déjà travaillé en Suisse. Imbu jusqu'au bout des doigts d'une culture de la réserve, de l'entêtement poli et d'irréprochable courtoisie, la présence d'Harlan nous menait loin de cet incorrigible accent du Bronx qu'avait gardé Stanley Kubrick malgré 30 ans de vie anglaise. Quant à la «bonne nouvelle» annoncée, elle se résumait plutôt, sans transcendance aucune, au fait que Kubrick n'était après tout qu'un simple et très brillant mortel. C'est déjà la théorie qu'illustre le documentaire de Jan Harlan, **Stanley Kubrick: A Life in Pictures**, désormais disponible en complément de la réédition DVD de sept films de Kubrick. Et comme le prouve les propos et le film d'Harlan, il n'était pas le seul, n'en déplaise aux curieux qui voudraient bien chercher les manuscrits perdus et les squelettes dans les placards.

Ciné-Bulles: Comment le projet de *Stanley Kubrick: A Life in Pictures* a-t-il vu le jour?

Jan Harlan: La Warner avait toujours été tentée par ce projet, et pour eux j'étais comme leur choix naturel, puisque j'ai travaillé avec Stanley Kubrick pendant 30 ans. Et je voulais aussi le faire, puisqu'on savait peu de choses sur lui étant donné qu'il ne parlait pas souvent aux journalistes, et qu'en attendant, ils inventaient toutes sortes d'histoires. La réalisation du film était donc une bonne idée, et une idée nécessaire.

Ciné-Bulles: Avez-vous conçu d'emblée ce film comme un document d'accompagnement pour l'édition DVD, ou comme une œuvre indépendante?

Jan Harlan: Il était conçu d'abord comme une série télé en trois parties d'environ 50 minutes chacune. Chaque partie commençait par un récapitulatif qui permettrait au spectateur ayant manqué l'épisode précédent d'apprécier ce qu'il allait voir. Cela a toujours été prévu aussi qu'il accompagne une sortie «remasterisée» des films de Kubrick de la Warner, qui tenait beaucoup à établir une édition définitive de ses films, où les choses seraient faites correctement.

Ciné-Bulles: Avez-vous participé à la conception de cette édition?

Jan Harlan: Cela n'était pas nécessaire. Ils ont «remasterisé» tous les films qu'il était possible d'avoir, incluant **Dr. Strangelove**, qui n'est pas vraiment un film de la Warner. Ils auraient aimé inclure **Paths of Glory**, mais ils ne pouvaient l'obtenir de la MGM, ces deux entreprises ne s'entendant pas très bien. Cela fait partie de ces petites et typiques rivalités qui opposent parfois deux individus; ce genre de rapports qui se reproduisent aussi entre les entreprises et qui règnent

partout. Ironiquement c'était l'un des thèmes chers à tous les films de Kubrick: l'égoïsme, la rivalité, la vanité... Kubrick était convaincu que l'humanité creusait sa propre tombe, sans s'exclure du processus: lui-même se laissait emporter plus facilement par ses émotions que par son intellect, et nous nous trompons sans doute en croyant que les choses se déroulent autrement.

Ciné-Bulles: Depuis la mort de Stanley Kubrick, la famille ouvre tranquillement les archives familiales. Votre documentaire livre un matériau d'une intimité parfois étonnante mais reste silencieux sur les choix créatifs du réalisateur. Croyez-vous qu'un jour le spectateur aura accès aux premiers montages de ses films, à leurs scènes inédites, comme la scène de combats de tartes à la crème qui fut coupée de *Dr. Strangelove*?

Jan Harlan: Je ne crois pas. Stanley n'aurait pas voulu que je le fasse et je respecte ses vœux. Il n'aurait pas voulu que je montre des prises rejetées, comme il n'aurait pas voulu que je projette *Fear and Desire*.

Ciné-Bulles: La distribution de films en DVD permet d'offrir des documents de la sorte, voire des versions remaniées, des *director's cut*...

Jan Harlan: Eh bien, il n'y a plus de *director* maintenant puisqu'il est mort.

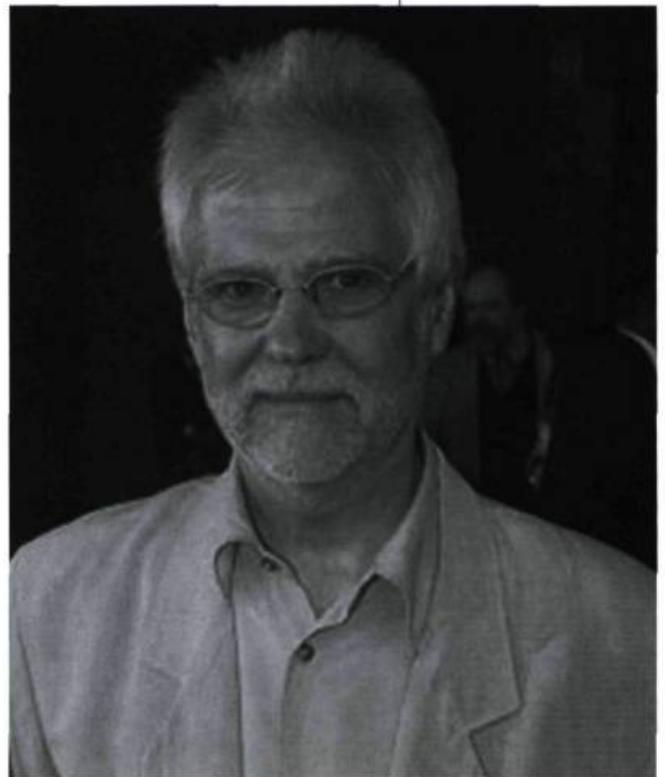
Ciné-Bulles: Comment avez-vous travaillé avec votre monteuse, Melanie Viner-Cuneo? Le montage de *Stanley Kubrick: A Life in Pictures* est parfois très inventif.

Jan Harlan: Sa contribution a été décisive. Le souffle du film, sa respiration, c'est à elle, à son bon goût et son sens du *timing* qu'il le doit. Il faut absolument mentionner cela, car elle mérite un *super-credit*.

Ciné-Bulles: Que pensez-vous d'*Artificial Intelligence*?

Jan Harlan: J'ai adoré. Kubrick aurait été extrêmement content, spécialement du fait que Steven Spielberg soit resté très proche de son concept initial. Particulièrement pour la finale: surtout, ne pas expliquer. Kubrick refusait de céder là-dessus et Steven a fait la même chose. Spécialement lorsque David reste pris au fond des mers. À ce moment, nous faisons un bond en avant, deux mille années passent sans explication et nous ne savons pas ce qui est arrivé à l'humanité entre-temps. A-t-elle vécu cinq autres siècles? Mille ans? Tout ce que nous savons c'est que le petit David, dans sa trajectoire toute simple de machine primitive, est resté braqué sur sa foutue petite fée bleue. Donc, deux mille ans après, nous rencontrons ces fantastiques machines d'intelligence artificielle qui sont si sophistiquées, si immensément puissantes dans leurs habiletés techniques, qu'elles ont laissé toute rivalité, toute jalousie derrière elles. En bref, tout ce qui a poussé l'humanité à sa perte, elles ne l'ont pas gardé avec elles. Elles n'ont finalement préservé que ce qu'il y avait de mieux chez l'homme: son aptitude, son habileté à avoir et à émettre des idées. Il y a là un lien très articulé avec *2001: A Space Odyssey*, qui témoigne aussi d'un grand respect pour les potentialités de l'homme. Le potentiel... c'est après tout ce que l'humanité comporte de plus intéressant, et il est malheureux de penser que ce potentiel ne parviendra peut-être jamais à se réaliser complètement. La finale d'*Artificial Intelligence* émet donc un grand compliment au potentiel de l'homme, mais beaucoup de gens n'ont pas compris. Sans doute comprendront-ils dans une dizaine d'années...

Ciné-Bulles: C'est possible.



Jan Harlan

**Stanley Kubrick:
*A Life in Pictures***

35 mm / coul. / 142 min /
2001 / doc. / Angleterre

Réal.: Jan Harlan
Image, son et mus.:
Manuel Harlan
Mont.: Melanie Viner-Cuneo
Prod.: Warner Bros.
Dist.: Warner Home Video
Int.: Tom Cruise (narrateur),
Woody Allen, Sydney
Pollack, Wendy Carlos,
Christiane Kubrick, Anya
Kubrick, Malcolm
McDowell, Martin Scorsese

Jan Harlan: Les choses sont ainsi. Cela s'est passé de la même façon avec **2001: A Space Odyssey**. Au premier visionnement du film, la moitié du public est partie avant la fin. L'une de vos collègues les plus célèbres, Pauline Kael, a dit que c'était «the biggest bore» — un total emmerdement — elle ne voulait sans doute pas être confrontée à ces sujets-là. De toute manière, Stanley ne se formalisait pas des critiques. Après tout, quand Van Gogh s'est mis à peindre, il s'est vite fait dire par ses contemporains critiques: «Vous feriez mieux de faire vos classes avant de vous y mettre.» Comme métaphore, cela prouve bien qu'on ne peut pas juger le travail d'un artiste par la réaction qu'il suscite chez ses contemporains. Ce qui compte vraiment, c'est la «vie sur les tablettes», ce qu'il advient après coup, dans le futur.

Ciné-Bulles: Reste qu'on peut dire que les films de Kubrick font déjà partie de l'inconscient culturel collectif.

Jan Harlan: Oui. Et Kubrick voulait, bien sûr, plaire à beaucoup de gens. La Warner lui donnait toute la liberté du monde et Kubrick voulait que cette confiance soit payante pour elle. Aussi il se souciait du bon accueil de ses films, mais pas au point de faire des compromis.

Ciné-Bulles: N'a-t-il pas souvent opéré des coupes sur ses films après leur sortie?

Jan Harlan: Oui, mais c'était toujours ses coupes. Quand il a montré **The Shining** aux États-Unis, beaucoup l'ont trouvé un peu trop long. Alors, en préparation pour la distribution du film ailleurs dans le monde, il a demandé à la Warner de pouvoir jeter à nouveau un coup d'œil sur le film et en a supprimé quelques passages. Je ne crois pas que le film en ait pour autant souffert.

Ciné-Bulles: Dans la version courte, la scène de la consultation avec la thérapeute pour enfants, où Shelley Duvall évoque l'accident traumatique de Danny et de son père, est supprimée dans l'exposition.

Jan Harlan: C'est tout à fait vrai, mais on y revient plus tard, lorsque Jack Nicholson parle au barman, Joe Turkell. Vous vous rappelez? À vrai dire, j'ignore laquelle des deux versions est la meilleure, mais vous savez, Stanley s'interrogeait beaucoup. Il n'était pas ce monsieur sûr de tout que certains croyaient. Et qui peut l'être, en vérité? Je souhaiterais plutôt que certains critiques s'interrogent davantage, avant d'envoyer leurs papiers. Ce que Stanley détestait le plus avec la presse, c'était sa complète superficialité. Il n'aimait pas les gens qui allaient aux visionnements du matin en se disant: «Bon dieu, encore un autre film à voir...» et publiaient le lendemain. Il pouvait sentir ce côté indifférent. À cela, il avait tendance à dire: «Je ne suis peut-être qu'un cinéaste, mais au moins je gagne honnêtement ma vie». (rires)

Ciné-Bulles: N'était-il pas un peu plus disposé à rencontrer la presse après **Eyes Wide Shut**?

Jan Harlan: En tout cas c'est ce qu'il disait. L'intention était là. Spécialement pour donner quelques entrevues à la presse britannique, qui était particulièrement dure envers lui.

Ciné-Bulles: Revenons à **Artificial Intelligence**. Dois-je comprendre que, selon vous, la partie la plus fidèle au projet de Kubrick est la dernière?

Jan Harlan: En fait, l'histoire entière est assez proche de ce que Kubrick avait en tête. Spielberg a simplement adapté la forme, l'a mise plus à sa main, et entre vous et moi il n'y avait rien de plus normal. Il ne pouvait pas faire un autre film de Kubrick, et Spielberg est en soi un excellent réalisateur qui n'a besoin de personne pour lui dire quoi faire.

Selon moi, le changement formel le plus important est dans la musique. Kubrick voulait beaucoup employer un opéra de Richard Strauss, **le Chevalier de la rose**, vous connaissez? Le deuxième acte a un thème comme ceci [il siffle la mélodie]. Magnifique... À quoi il avait ajouté toute une partition de morceaux orchestraux et électroniques, déjà tout indiquée dans le script. Mais Spielberg ne se sent pas proche de cela. Il aime John Williams, soit. C'est un changement de

forme, pas de fond. Je crois tout de même que Stanley aurait aimé le film.

Ciné-Bulles: À la sortie du film, nous avons tous eu tendance à vouloir départager la part de Kubrick de la part de Spielberg.

Jan Harlan: Eh bien, vous vous êtes abrutis vous-mêmes. Comme la plupart de vos collègues, vous vous êtes administré un lavage de cerveau qui vous rend incapable de vous asseoir simplement pour apprécier un film tel qu'il est. C'est une sérieuse maladie!

Ciné-Bulles: C'est une question d'attentes.

Jan Harlan: Eh bien, n'attendez rien. Allez voir le film et voyez ce qui se passe. Et n'essayez pas de comprendre avant la fin. Kubrick et Spielberg sont deux grands artistes, certainement meilleurs artistes que sont artistes la plupart des critiques.

Ciné-Bulles: Vous paraissez malgré tout plutôt disposé à rencontrer la presse.

Jan Harlan: Ma position est plus facile puisque je ne parle pas de moi, mais de Kubrick. Il est toujours plus facile de parler de quelqu'un d'autre...

Ciné-Bulles: Son absence, comme l'a dit Christiane [épouse de Kubrick et sœur de Jan Harlan], vous donne envie d'en parler?

Jan Harlan: Absolument. Et vous auriez sans doute adoré rencontrer Stanley. Il avait un tel charme, il était d'une telle intelligence. Je me suis souvent senti comme une sorte d'escargot face à lui et à sa façon de parler, de penser. Cela n'arrêtait pas. Et il n'était jamais arrogant, toujours humble, ce qui, je crois, demande beaucoup d'intelligence. L'arrogance est souvent un signe de bêtise, cela ne trompe pas.

Ciné-Bulles: Votre documentaire comporte une impressionnante quantité d'intervenants, qui eux aussi semblent fort disposés à parler de Kubrick.

Jan Harlan: J'étais surtout heureux que Jack Nicholson participe. Il était un peu réticent, ce n'est pas trop son genre, mais c'était clair qu'il le faisait pour Stanley. Aussi j'ai réussi à obtenir la participation d'à peu près tout le monde, à part Ingmar Bergman, que j'aurais aimé, non pas parce que le cinéma de Bergman et celui de Kubrick se ressemblaient — pas plus que le cinéma de Woody Allen ou celui de Martin Scorsese d'ailleurs — mais je voulais ces trois cinéastes parce que Stanley admirait beaucoup leur cinéma.

Ryan O'Neal, lui, n'a pas voulu participer. Et du moment où il n'était pas là, il fallait oublier Marisa Berenson. Comme j'avais beaucoup d'entrevues, il fallait couper de toute façon. J'aurais pu facilement faire un documentaire de trois ou quatre heures. Voire laisser parler Martin Scorsese ou Tom Cruise, tous deux très brillants et articulés, pendant deux heures...

Ciné-Bulles: Vous avez travaillé 30 ans avec Kubrick et pourtant vous paraissez surpris d'avoir rencontré tous ces gens: Tom Cruise, Scorsese, Spielberg, Woody Allen, etc.

Jan Harlan: Il est toujours surprenant de constater à quel point tous ces gens-là sont également très humbles. Prenez György Ligeti, qui est l'un des doyens de la musique contemporaine. Évidemment je suis allé chez lui, avec le caméraman, en m'attendant à rencontrer une sommité. Et finalement j'ai été reçu par un vieux monsieur très obligeant qui nous a servi le café avec des petits gâteaux, comme pour célébrer notre anniversaire. Cette humilité m'a beaucoup appris et, de ce côté-là, le tournage du documentaire a été une très belle expérience. ■



Stanley Kubrick sur le tournage de *Paths of Glory*